

Le Coq Pelaud

La guerre de 14-18 au front et au pays

" Quand je veux,
je fais la guerre
Là je n'en veux pas
Est libre qui se libère
Je n'te tuerai pas, mon
frère."

MAXIME LE FORESTIER

Rédaction scolaire avant le Certificat d'Etudes

LA GUERRE RACONTÉE PAR UN PETIT MONTAGNARD

En 1916, un instituteur de La Salle dans les Hautes-Alpes demande à ses élèves de 12 ans de faire une rédaction sur la guerre. Voici la copie de l'un d'eux, Léon Albert. Avec un talent inouï, il raconte ses souvenirs et traduit ses émotions. Au début de la guerre, il a 10 ans. La plupart des petits pelauds ont sans doute ressenti les mêmes choses. Les Intertitres sont de notre rédaction.

Léon ALBERT

20 juin 1916

École de la Salle

Classe du Certificat d'Etudes

Cahier de devoirs

Rédaction

Sujet : La guerre

Pour ce dernier devoir avant le Certificat d'études, il vous est donné volontairement un sujet inhabituel, compte tenu de l'épreuve que traverse notre Patrie.

Sujet de réflexion personnelle dont vous devez vous montrer capables après ces deux années de guerre.

- Vos impressions au jour de la déclaration des hostilités.
- Les changements au village et à la maison.
- Ce que vous savez de la vie de nos soldats.
- En conclusion, et brièvement, quelle est votre pensée personnelle au sujet de la guerre ?

Le jour de la déclaration de la guerre, nous étions tous aux champs, à faire le regain, à notre grand pré du Coutillard.

C'était le 2 août 1914.

Il faisait grand beau, et moi, j'étais tout content, vu que j'étais encore mino, et que

je ne voyais point que tout le monde était dans le souci.

En arrivant là-haut, ma grand-mère avait posé le panier, et puis elle avait fait la remarque que le froment était tout envahi de coquelicots et que tout ce rouge, c'était un mauvais signe.

Le grand-père avait grondé qu'il ne fallait point causer comme ça ; mais peu après que les hommes aient commencé de faucher, voilà que les cloches de la Salle, du Bès puis de St Chaffrey se sont mises à sonner.

Tout le monde s'est arrêté, de ce qu'il faisait ; mon Pépé, mon Père et les oncles, comme des statues, appuyés sur leurs faux ; la Mémé, ma Maman et ma sœur, les mains sur le visage.

Pendant un moment, c'était comme si la terre s'était arrêtée de tourner.

Le tocsin ! C'est la guerre ! a dit le Grand-père ; et, je ne sais pas pourquoi, il a ôté le chapeau ; tous les hommes ont fait de même.

J'AI BIEN LE DROIT DE PLEURER

C'est plus tard que peut-être j'ai cru avoir un peu compris sans le savoir, ils saluaient déjà ceux qui allaient tomber dans les blés, comme ces coquelicots, qui avaient fait peur à la Mémé.

Et puis tout le monde a bougé. Grand-père a dit aux fils : - C'est la guerre, filez à la mairie, je descendrai le mulet.

Ils ont tous filé, en courant presque, la faux sur l'épaule, comme s'ils étaient pressés.

Moi, ça me faisait quelque chose de les voir partir, j'avais presque les larmes.

Le Grand Père a encore un peu crié sur la Mémé parce qu'elle pleurait trop, elle a dit qu'un jour comme ça, elle avait bien le droit de pleurer comme elle voulait.

C'ETAIT PRESQUE GAI

Après avoir tout redescendu aux Pananches, Pépé a dit qu'il allait à la mairie et il a bien voulu de moi.

On a filé comme des lièvres, et malgré cela, ce Pépé me parlait de l'autre guerre, la sienne, celle de 1870 ; même qu'il avait été blessé à cheval, vu qu'il était grand et qu'on l'avait mis dans les cuirassiers.

Ça va être la revanche ! Tu comprends ça, hein ? Je disais oui, en courant derrière lui, mais en vérité, j'avais assez avec la guerre qui commençait et qui nous changeait déjà la vie.

Sur la place de l'Eglise, qui est aussi celle de la mairie, ce n'était plus comme là-haut. Au contraire, c'était presque gai, parce que tout le monde se parlait. Il n'y avait là que les hommes. Les plus anciens parmi les mobilisés, ceux qui avaient fait leur service, tapaient dans le dos des conscrits qui partaient pour la première fois à l'armée.

Suite page suivante